Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 6

Artikel: Une rencontre...
Autor: Tregor, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569025

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une rencontre . . .

par Claude Tregor

Il n'aurait su dire depuis combien de temps il était arrêté. Longtemps sans doute; mais cela avait passé si vite! La mer, devant lui, était d'un bleu foncé, presque dur. La nudité brune des roches s'étageait, en désordre, jusqu'à la lisière du flot et se continuait dans sa profondeur translucide. Molesse de la mer contre la rudesse de la pierre, transparence cristalline de l'eau contre la dureté compacte de la matière; symphonie de contrastes!

Incandescent, le soleil avait pourtant une douceur qui le rendait complice de toutes les pensées et de tous les regards. C'était l'été. Le petit vapeur qui desservait les îles approchait en s'époumonant. L'écume autour de lui paraissait une poussière tombée de sa passerelle blanche; la fumée qui traînait en arrière évoquait une algue immense, étrange, ou les contours imprécis d'un songe . . .

Mais ce n'était point la mer qu'il regardait, avec ses courtes vagues qui trouvaient juste assez de force pour déferler, ni la petite plage au sable doré. Ce n'était point non plus la ligne des pins, aux effluves presque sensuelles de résine, de terre chaude, de sève ardente, et dont la brise pourtant insensible tirait un murmure doux, nostalgique.

Il regardait la roche et le Corps étendu. Une roche assez semblable aux autres, d'un brun vigoureux qui tirait sur le rouge. Elle était plate, s'avançant un peu dans la mer qui l'entourait sur le côtés et paraissait la lècher avec une sorte d'amour attachant, presque émouvant.

Le Corps étendu, presque nu, aurait pu être une partie de la roche, comme une excroissance que la crête des lames, les jours de tempête, aurait sculptée à force de patience et de temps. Le Corps était immobile et sa couleur de bronze augmentait encore l'illusion qu'il était fait de la même matière que la roche, que celle-ci avait enfanté celui-là. Mais le Corps était fait de chair. Il était étendu dans la position de l'attente, les bras à peine écartés, un genou légèrement levé, l'autre jambe étendue sur la pierre. La tête reposait à même la roche, tête d'ange, visage pur aux cheveux dorés comme les sables en contre-bas.

Celui qui regardait le Corps ne pouvait pas voir d'où il se trouvait si les yeux étaient ouverts, non qu'il fût très éloigné mais parce que l'endroit ne dominait pas suffisamment les alentours. Il se demandait quelle pouvait être leur couleur, des yeux bleus-clairs peut-être qui rappelaient la mer toute voisine, des yeux bruns comme la roche brûlée de soleil, gris comme le lointain horizon, ou bien des yeux avec un étrange reflet vert semblable à la teinte de la pinède proche. En tout cas, des yeux assortis à une teinte comme il en pouvait voir d'ici, en portant son regard de quelque côté que ce soit.

* * *

Sûrement, il resta longtemps ainsi. C'est comme s'il avait admiré un papillon magnifique, immobile dans la crainte que le moindre mouve-

ment fît envoler le lumineux animal. Il se demandait si le Corps était bien de ce monde, si ce n'était pas un petit Dieu échappé de quelque grotte voisine, venu s'isoler au soleil, un moment, à l'abri de tout regard, pour profiter comme un simple mortel de son éternité. Peut-être si le Corps l'apercevait serait-il déçu, courroucé! Peut-être lui décocherait-il une flèche avant de s'envoler dans l'azur ou de plonger dans la vague marine de laquelle on dit que Vénus naquit jadis.

Et le Corps remua. Très peu, avec délicatesse. Sa jambe relevée s'allongea, l'autre se redressa. Et les mains parurent s'agiter comme si elles voulaient retenir entre leurs doigts un peu de la brise insensible.

Qu'importe! se dit-il. Si c'est un dieu, il n'a pas l'air méchant. Et en outre, il est beau. Il ne peut avoir honte s'il voit que je le vois. Il s'envolera peut-être: je le verrai partir. Et j'irai m'asseoir à l'endroit où il était retrouver, si je peux, la trace de son Corps allongé . . . . En tout cas, il est si beau que je le veux contempler de plus près, dusséje voir s'évanouir comme un mirage la réalité miraculeuse de sa présence . . .

Il suivit, le coeur battant, le chemin étroit et rocailleux qui descendait vers la plage et les rochers. Il regardait à peine où il posait le pied, au risque de rouler sur une pierre. Il regardait le Rocher plat où le Corps était étendu, car si le Corps devait s'évanouir dans la splendeur étincelante du zénith, il voulait être témoin de cet instant-là.

Il ne descendit pas jusqu'à la plage. Il bifurqua un peu avant, sautant de roche en roche comme un cabri, jusque vers le bord de la mer, vers le Rocher plat. Le Corps était toujours là, si précieux, si détendu qu'il ressemblait à présent à une nacre jaillie soudain du fond des eaux tranquilles et pures. Il hésita. Il s'arrêta. Une émotion profonde, secrète s'emparait de lui, montait du tréfonds de son être. Et, en même temps, quelque chose de plus subtil, de plus vivant, un sentiment d'adoration, un désir de possession, l'envie de toucher cette œuvre merveilleuse, non plus seulement de la caresse un peu froide d'un regard pourtant attentif, mais bien de la toucher comme une réalité, de la palper, de la sentir, réalle et vraie.

Et la peur finalement, plus forte que tout, s'insinua en lui.

— Pourvu que tu ne sois pas un dieu, pas un esprit, pas une illusion des sens. Pourvu que tu sois comme moi, fait de chair et de sang, non point apparence mais substance. Pourvu que ton Corps de beauté recèle en ses profondeurs ce cœur plein de vie, sans lequel il n'y aurait pas d'amour, point de désir. Fais que le désir-même que tu m'inspires ne soit pas une chimère. Pour cela, je te demande d'être seulement un homme, ce qui est tellement plus beau et plus redoutable que d'être un Dieu! . . .

Il récita sa prière autant qu'il la pensa. Ses mains étaient un peu levées comme si, inconsciemment, il avait ébauché le geste de les joindre. Il reprit sa course. Quelques enjambées le séparaient encore du Rocher plat. Le Faune allait-il bondir loin de lui, hors de sa vue émerveillée?

Sans hâte, il alla jusqu'au bord du Rocher plat, se demandant comment il allait faire pour y monter. Et puis il vit quelques pierres, en arrière, qui permettaient de prendre appui. Sans crainte, il agrippa la pierre, prit son élan. La mer était si étincelante, il en était si près qu'il

en fut ébloui; le soleil était si chaud qu'il en eût un frisson de béatitude, d'extase; il lui semblait voir une lumière surnaturelle jaillir comme une flamme du rocher. Il s'attendait à être foudroyé mais cette pensée ne l'inquiéta pas. Il était comme le premier homme découvrant la beauté du monde, surpris, aveuglé, triomphant.

Et il vit le Corps étendu à ses pieds. Et il entendit une voix.

— Je t'attendais, dit la voix. Je savais que tu viendrais sans savoir qui tu étais. Je t'attendais . . . C'est vrai!

C'était le Corps qui parlait. Il s'agenouilla près de lui.

— Est-ce bien moi que tu attendais? dit-il, incrédule.

— Oui, c'est toi. Toi et tout ce que tu représentes, que tu sympolises en ce moment: le hasard d'une rencontre, l'émotion de l'attente, la surprise d'une venue, hésitante et désirable . . .

— Qu'est-ce que tu fais ici? demanda-til.

Et le Corps répondit:

— Je jouais avec le soleil. Je lui tendais ma chair comme une offrande. Et sa caresse m'insufflait une sorte de plaisir de vivre, une joie.

Il regarda alors la beauté du Corps, parce qu'il savait désormais que le Corps ne disparaîtrait pas subitement. Sa beauté était là pour le seul enchantement de ses yeux, beauté fragile parce que mortelle mais qui tirait inconsciemment, de la fugitivité même du temps, une manière de puissance, de sûreté, d'indépendance aussi, que l'éternité eut été bien incapable de lui décerner.

Son Corps était un cortège de muscles. Calme comme une eau tranquille, il semblait que le moindre toucher y noserait une onde brève, un tressaillement qui animerait, dans les profondeurs de la chair, les ramifications capricieuses des nerfs. Le buste, de la ligne souple, comme onctueuse des épaules jusqu'à la base de la poitrine, avait l'air d'une musique soudain pétrifiée, ou plutôt arrêtée dans son élan, contenue, attendant un nouveau jaillissement dans le bercement régulier du souffle vital. Les seins figuraient des fleurs encore en boutons, une promesse encore retenue de vagues et sensuels épanouissements. Le torse plus mince, dégagé jusqu'aux hanches, livrait l'admirable symétrie de ses formes galbées; le pagne léger, étroit, voilait seulement le sexe prisonnier dont l'énergie, même au repos, dessinait sous la mince étoffe un relief aux courbures mouvantes que le regard attentif devinait déséquilibré, comme incertain, dans l'attente d'essors spontanés au cours d'étreintes voluptueuses et triomphales. Le satin sombre et bronzé de la chair semblait lui-même un voile harmonieux destiné à contenir, dans son impalpable et impondérable enveloppe, toute l'harmonie miraculeuse de cette chanson de formes.

Et les membres se dégagaient du tronc, soulignant sa finesse faite de fermeté et d'ardeur, évoquant les nervures gracieuses d'un feuillage, le lent, presque solennel balancement des algues souples animées au fond des eaux par le flux et le reflux des vagues.

Le visage arrondi naissait du cou. Il n'était qu'un front, deux joues, deux yeux, un nez, une bouche. Mais il était aussi un accord d'une pureté merveilleuse, musicale entre ces éléments. De leur entente, s'élevait la beauté comme une flamme, un reflet, une évidence sacrilège à force d'être provocante. Il regarda les yeux qui le fixaient. A présent encore,

il n'aurait su dire leur couleur. Ils étaient indéfinissables, changeants, divers. Ils étaient le pôle d'une beauté elle-même indéfinissable parce que faite de la rencontre immatérielle et pourtant réelle de quantité de lignes fuyantes qui se coupaient et se recoupaient en un lassis enchevêtré; beauté nue, dépouillée, seule parce que sans rivale, née de la complexité infinie des éléments dont le hasard est fait.

Il s'allongea sur le Rocher plat à côté du Corps.

— Tu es beau comme un jeune dieu, dit-il.

Maintenant qu'il le savait être un homme, il ne craignait plus de le comparer à un dieu.

— Je sais, dit le Corps. Je sais que je suis beau.

Quel est ton nom?

— Peu importe mon nom. Appelle-moi Pépio, si tu veux.

— Tu n'es pas natif de l'ile, Pépio? Tu n'y fais que passer.

Un jour, tu repartiras, laissant le soleil seul sur la plage déserte?....

Pépio ne répondit pas. Il avait donc vu juste.

— Toi aussi, tu n'y fais que passer? demanda Pépio après un silence.

— Oui, certes . . . Où demeures-tu dans l'ile?. . .

— Ne me pose pas de question, dit Pépio en souriant, en découvrant le bel alignement de ses dents, en laissant deviner l'envers de ses lèvres ardentes.

— Tu n'es pas seul, Pépio, dans l'ile?

— Pour l'instant, je suis seul, répondit le jeune homme au visage d'ange. Que t'importe de plus?

— Je voudrais te toucher, respirer ton haleine et le parfum de ta chair . . . Je voudrais . . .

Ils s'interrompit, s'approcha jusqu'à frôler le beau corps étendu. Il le sentit, léger, abandonné, souple comme liane, vibrant comme arc tendu. Il goûta à sa bouche chaude et pure, embrassa ses joues, caressa la douce fermeté de ses formes humainement belles. Le soleil était leur unique complice. L'air échauffé dansait au-dessus de la mer. Le Rocher plat, à lui seul, évoquait un monde fait pour eux seulement.

— Pépio, demanda-t-il . . . Ai-je le droit de t'aimer? . . .

— Tu as le droit de m'aimer, murmura le Corps dans un souffle.

Et ils demeurèrent longtemps ainsi, chacun confiant dans la présence de l'autre. Le soleil semblait ralentir sa course pour mieux les laisser profiter de la rigoureuse brièveté des instants et jouir lui-même de leur harmonie délicieuse.

Plus tard, Pépio se leva en bondissant.

— Je dois rentrer maintenant, dit-il.

— Je vais aller avec toi un bout de chemin. Tu sauteras de pierre et je te suivrai comme ton ombre.

— Non. Si tu veux bien, reste ici . . . Je remonterai seul. Je reviendrai demain. Tu me retrouveras avant que le soleil ne repasse au zénith, sur le même rocher.

— Comme tu voudras, fit-il. Et il baisa ses douces mains.

Pépio ramassa son sac de toile, lui fit un signe avant de descendre du rocher. Vivement, il rejoignit le chemin qui serpentait, en gravit les sinuosités, entra dans la pinède qui le déroba aux regards.

Il retourna le lendemain au Rocher plat. Le soleil approchait du zénith. Le ciel semblait un renversement de la mer. La brise apportait des senteurs inconnues, vaguement mystérieuses, douces comme l'amour qui unit deux êtres. Pépio était déjà allongé sur le Rocher, un genou dressé.

Il monta sans bruit, embrassa le visage qui s'éveilla soudain avec un grand sourire.

— Dis-moi d'où tu viens, Pépio?

— Je viens d'arriver.

— Où habites-tu dans l'ile?

— Qu'importe. Je ne fais que passer.

— Et au-delà de l'ile, où habites-tu?

— Aucun homme n'habite nulle part; aucun ne fait autre chose que passer. Le Rocher plat, lui, demeure ici, parce qu'il n'est ni de chair ni de sang.

— Pépio, tu es un homme déjà pour parler ainsi, avec cette amertume que dément ton sourire . . .

Mais déjà, il se penchait sur lui, l'embrassait comme la veille, non, mieux que la veille, avec un désir avivé par l'attente. Et cette fois encore, il sentit le corps du jeune homme se tendre, s'éveiller à ce contact qu'il semblait désirer. Le souffle de sa bouche devenait plus ardent, plus rythmé; ses lèvres entr'ouvertes avaient comme un goût de miel. Sa chair gardait une fraîcheur enivrante; douce au toucher, elle rappelait l'onctueuse pureté d'un pétale de rose. Pépio s'abandonnait à l'amour comme d'autres s'abandonnent à l'œuvre musicale qu'ils chérissent. Abandon du cœur et de l'esprit qui libérait la passion de sa jeune force, enfin matérialisée. A l'instant suprême de la volupté, Pépio devenait à ses propres yeux un jeune dieu comblé et heureux qui dissimulait son regard sous ses paupières baissées pour mieux savourer son bonheur. Son compagnon, près de lui, ne voyait plus en sa jeune vigueur que la présence symbolique et incomparable de l'homme détaché du temps . . . Doucement, presque à regret, les muscles souples se relâchaient, comme finit une musique, dans l'extase, pianissimo . . .

Ils restèrent longtemps, l'un près de l'autre, l'un contre l'autre, riches de l'illusion que le monde leur appartenait. Le silence leur tenait lieu de langage; la mer leur tenait lieu de musique. L'éternité était dans le ciel.

— Pépio, dit-il à la fin, qui es-tu?

— Que t'importe qui je suis? L'amour n'a pas de nom, pas de patrie, pas d'époque . . . .

— C'est toi que j'aime, Pépio, toi seulement. Laisse-moi croire que je te reverrai toujours, que tu ne seras pas seulement pour moi comme le vent, vain, passager; que tu seras un homme, un ami que je situerai et que je retrouverai . . .

— Partout où tu passeras, tu me rencontreras. Pépio est partout, quelque nom qu'il porte. Il te suffira d'ouvrir les yeux et de regarder . . . Il me faut rentrer à présent . . .

— Quand reviendras-tu?

Pépio hésita.

— Ce soir peut-être; demain peut-être. Pépio est mon nom. Cela ne te suffit-il pas de connaître mon nom?

— Tu es cruel, Pépio! . . . Laisse-moi te raccompagner. Nous suivrons le chemin ensemble. J'irai jusqu'à la pinède.

— A quoi bon? fit Pépio. Loin du Rocher plat, tu ne m'aimeras plus autant.

— Tu n'as pas le droit de dire cela, Pépio! L'amour, l'amour véritable, celui qui saisit l'âme et le cœur ne s'attache pas à un lieu ni au cadre d'une étreinte. C'est l'être seul, le corps élu et désiré dont il a besoin. Laisse-moi encore respirer ta chair, pressentir le secret de ton existence, de ta force, de ta jeune splendeur, le secret de ton harmonie et de ta beauté; laisse-moi sentir palpiter ta vie sous ma main, sous l'émotion qui me parcourt . . .

Pépio bondit. Le bronzage étincelant de so ncorps parut être un écho du soleil. Il sembla que le monde entier frissonnait en le contemplant.

— Quand reviendras-tu? demanda encore l'homme.

— Souviens-toi de mon nom, Pépio. Partout où tu seras, je serai. Il te suffira, te dis-je, de regarder autour de toi. Ou bien, tu pourras t'enquérir de moi. Il y aura sûrement quelqu'un pour te répondre: Pépio est partout.

Il sauta souplement du Rocher plat et ses muscles qui s'animaient semblaient comme des vagues ondulant sans hâte sous l'enveloppe de la chair. Il était fait de grâce; les boucles de ses cheveux ombrageaient légèrement son front; ses épaules prolongaient la courbure gracieuse de sa poitrine. Son pagne moulait ce qu'il y avait de plus exquis, de plus secret en son corps. Jamais il n'avait été aussi beau! . . .

Ce fut quelques instants plus tard, quand Pépio allait disparaître au coin de la pinède que l'homme, soudain, bondit à son tour. Non, il n'allait pas le laisser partir ainsi. Il voulait savoir exactement quand Pépio reviendrait, savoir où il demeurait dans l'ile, savoir . . .

Il sauta à bas du Rocher, courut en montant le long du sentier vers le bois de pins. Là, le chemin se perdait, ou plutôt il y avait comme un carrefour; des chemins contournaient la pinède, d'autres pénétraient sous les arbres. L'homme fit quelques pas sous les pins. La brise chantait doucement, avec une sorte de recueillement nostalgique, comme si déjà elle évoquait ces souvenirs cruels, échos douloureux des rencontres trop brèves, trop attachantes. Pépio n'était plus là. Le monde en un instant avait changé. On aurait dit qu'il avait vieilli. La brise maintenant pleurait en caressant les longues branches des pins qui se balançaient selon un rythme lent, obsédant. Les aiguilles des pins semblaient des larmes immobiles, différentes des larmes humaines, jaillies pourtant du cœur profond et secret des troncs droits, centenaires, tout pleins de mille pensées mystérieuses.

L'homme ressortit du bois. Il vit au loin quatre silhouettes humaines. Pépio n'était plus là. Le petit vapeur qui d'esservait les îles, avec sa moustache d'écume, allait doubler la pointe voisine.

* * *

L'homme revint le soir au Rocher plat. Pépio ne s'y trouvait pas. Il revint le lendemain et demeura seul sur le Rocher. Le surlendemain encore.

Alors, le soir, voyant un groupe d'êtres humains sur la plage, il ne put s'empêcher de leur demander s'ils n'avaient pas vu Pépio. Les êtres humains parurent étonnés; ils ne connaissaient pas Pépio; ils demandèrent qui était Pépio.

— C'était un jeune garçon qui venait toujours sur le Rocher, au bout de la plage. Je l'y retrouvais parce que je l'aimais . . . Il était beau . . .

— Il y a tant de garçons qui s'appellent Pépio dans ces iles, dit une voix.

— Ce n'est pas vrai, dit l'homme avec colère. Il n'y avait que lui. Et je l'aime, répéta-t-il tout bas.

Il s'en alla, monta sur le Rocher plat. Le Rocher était désert. Il ne portait pas l'empreinte du Corps, rien que l'empreinte des vagues et du vent qui l'avaient strié de mille raies au cours des siècles. Il s'assit, regarda vers la mer.

Le petit vapeur qui desservait les îles repartait. On entendit dans le soir le son de sa sirène aigrelette. Il passa à toucher la côte, s'éloignant vers le large. Des nuages floconneux s'amoncelaient à l'horizon. La mer avait une teinte bleu-foncée qui tournait au noir dans le jour finissant. Une teinte barbare, inhospitalière, une teinte qu'elle n'avait jamais eue quand Pépio était là.

Il pleuvrait demain . . .

Mais demain, lui-même ne devait-il pas repartir, embarquer sur le petit vapeur qui desservait les iles?

Le BEL AGE*

Le Bel Age d'André du Dognon, enfin sorti des presses, n'est pas autre chose qu'un essai d'éducation sentimentale du troisième sexe destiné à permettre aux petits Poucets de se jouer des ogres.

* * *

J'ai parlé ici même de l'inversion capitale de l'auteur des *Amours buissonnières*, de cette option sereine de l'homme et de l'écrivain pour la sincérité absolue, option unique dans les annales de la littérature. Cette sincérité et une suprême aisance à se mouvoir dans tous les milieux dont Gérard Bauer dit qu'elle lui permet de décrire avec la même virtuosité les duchesses et les truands, donnant une portée générale aux livres d'André du Dognon. Son inversion est pure, c'est à dire non mêlée de préoccupations familiales ou religieuses. Le drame d'André du Dognon est celui d'un Robinson raffiné qui s'éprendrait de Vendredi.

— Pensez-vous avoir atteint, après des expériences dramatiques dont vos livres sont le récit sans truquage, une certaine sérénité? Et d'abord, comment conceviez-vous la vie à dix-huit ans?

— C'est le sujet du Bel Age. J'avais des illusions et un romantisme que n'ont certainement pas les jeunes gens d'aujourd'hui. Que vaut-il mieux? Aborder la vie avec naïveté ou avec la tranquille amertume de